

Version de Loire-Inférieure. — LE CONTE DE LA POMME D'ORANGE

Notation sténographique intégrale

C'était un homme qui avait autant d'enfants comme n'y avait de trous dans un crimbye (crible) ou, si vous voulez, dans un passoué (passoire). Il en avait moitié plus que quat' cents!

Quand il a eu le dernier :

— Mon Dieu, qu'il a dit, comment j'allons ti l'nommer? Tous les noms sont pris (1) !

Il y est arrivé troué (trois) beaux messieurs à la porte.

— Bonjour, messieurs.

— Bonjour si vous voulez, monsieur. Nous allons êt' le parrain d'y« p'tit gars. Nous allons l'emmener chez-nous. Dans douze ans d'ici, vous viendrez l'voir, pas avant.

— Ah! messieurs, qu'i'dit, douze ans sans voir mon p'tit gars, c'est un peu long.

Ils lui disent :

— Rcoute, tu iras chez eboulangier, tu prendras du pain et il sera payé; tu iras chez l'boucher, tu prendras d'la viande et elle sera payée; tu iras chez l'marchand d'vin, tu prendras du vin et il sera payé..., pendant douze ans.

Ça fait que le père acceptit et que les messieurs emmenèrent son p'tit gars.

Au bout de douze ans, le père s'en fut pour aller voir son gars. Il est arrivé sur une petite route, a trouvé une bande de corbeaux, i ils étaient à brailler comme ça dessus sa tête. Il y en a un qui lui z'a parlé. Il a dit comme ça :

— Mon père, tu ne me voiras pas aujourd'hui.

Le voilà qui s'en va chez les troué messieurs. Les troué messieurs lui disent :

— Bois et mange mon bonhomme, mais tu n'verras pas ton gars aujourd'hui.

— Ah! il dit.

— Non, tu everras dans huit jours.

Au bout de huit jours, le bonhomme est encore parti pour aller voir son gars. Quand il fut encore sur la petite route, c'était une bande de pigeons. En voilà un qui l'appelle.

— C'est-ti toi mon p'tit gars? qu'i dit.

— Oui, mon père, qu'i dit, tu m'verras aujourd'hui. Quand les messieurs te demanderont : « Connais-tu ton p'tit gars, là? n j'allongerai ma patte par-dessous mon aile.

Le voilà qui va voir les troué messieurs.

— Bonjour, messieurs.

— Bonjour, mon bonhomme, tu vas voir ton p'tit gars aujourd'hui.

Voilà qu'ils l'emmenent dans une belle grande cour... Voilà qu'ils cornent un coup d'cornet, v'là tous les corbeaux d'arrivés dans la cour. Ils lui demandent :

— Connais-tu ton p'tit gars?

— Non, i'dit, j' le connais pas, bien sûr.

Ça fait qu'le monsieur i'cornit encore(2). V'là tous les corbeaux qui s'en vont, v'là tous les pigeons d'arrivés, une bande de pigeons.

— Connais-tu ton p'tit gars?

Au même instant, le petit pigeon allonge sa patte.

— Le v'là mon p'tit gars, i'dit.

Voilà le pigeon revenu un beau p'tit gars de douze ans. Ça fait que son père l'emmenit. Le monsieur lui z'avait dit :

— Il a un bon état entre les mains, mais j' voudrais pas qu'il l'exerce encore.

Ça fait qu'il emmenit le p'tit gars. Mais le bonhomme n'avait plus snézé (beaucoup) d'argent : fallait qu'il paye le boulanger pour son pain,

le boucher pour sa viande et le marchand de vin pour son vin. Alors un jour, le p'tit gars lui a dit comme ça :

— Tiens, mon père, qu'i dit, si tu voudrais, j'tournerais bien en p'tit chien, tu pourrais m'vendre une bonne poignée. Mais dame, tu n'vendas pas mon collier. Si tu vends mon collier, je n'pourrais pas

mézé m'en aller.

Voilà qu'ils avaient trouvé troué chasseurs et c'étaient les trois messieurs qui étaient son parrain. Le v'là qui leur dit comme ça, le bonhomme :

— Vous n'pernez pas beaucoup de gibier de c'temps-là, messieurs.

— Non, qu'i dit, mon chien ne chasse pas.

— l'en ai un là, un petit-là, je vais le mettre à chasser. Ah! le gibier vous aveuglerait, qu'i dit comme ça.

Voilà le petit chien parti à la chasse, les troué messieurs étaient enchantés, ils prirent du gibier. nui dirent :

— Faut qu'tu me vendes ton chien.

— Ah! oui, j'veux bien, mais qu'i'dit, j'veux réserver son collier.

Son père l'avait vendu trois cent mille francs, avait gardé le collier. Alors ils l'avaient attaché avec une ficelle et avaient emmené le petit chien. Oui mais, y avait un trou à la porte, on appelle ça des ratouères, et le petit chien s'était sauvé par le trou. Le lendemain, le voilà d'arrivé à la porte à son père dans la nuit.

— Ah! i'dit, mon père, si tu veux j' gagnerai de l'argent. Demain, ya une belle fouère à Missila (c). Si tu veux, j'vas m'torner en beau ch'val, mais tu n'vendas pas la bride. Si tu vendais la bride, j'éteu (je serais) perdu. Dame, je saurais pas m'en aller.

Voilà encore les troué messieurs d'arrivés (qu'avaient acheté le petit chien) pour acheter le ch'val. C'était le plus beau ch'val de la fouère. Ça fait que les messieurs demandent au bonhomme :

— Ton p'tit chien n'est pas revenu?

— Non, non, i'dit, ma femme m'a battu hier au soir à cause que j'avais vendu mon p'tit chien.

— Maint'nant, faut qu'in nous vend's ton ch'val.

— J'veux bien vous l'vendre, qu'i'dit, mais à condition que j'ven'd pas la bride.

Et quand le ch'val a-z-eu été vendu, le bonhomme a été condamné d donner la bride.

— J'vas vous en donner une autre, qu'i'dit.

— Non, c'est celle-ci que nous voulons, nous avons acheté la bride et le cheval.

Voilà le bonhomme chagrin, n'est-ce pas! Les voilà qu'emmènent le ch'val à l'écurie. Alors i'dit comme ça au breton de l'écurie — ça s'appelle un breton, celui qui soigne les chevaux — i'dit comme ça :

— Voilà un cheval qu'on te confie. Tu lui donneras à manger son content, mais tu n'le meuneras pas à boire.

Il lui donnait du foin, il lui donnait de l'avoine, il lui donnait da son, le p'tit ch'val ne voulait rien manger. Le breton d'l'écurie dit :

— Ce ch'val là est mort de soif. J'vas l'mener à boire.

Le voilà qu'emmène le p'tit ch'val à l'étang. Voilà le p'tit ch'val à boire, à boire... Quand i'fut au milieu d'l'étang, i'tourne en guernouille, le ch'val, et v'là les troué messieurs qu'arrivent.

— Qu'est-ce que t'as fait du ch'val?

— Dame, qu'i'dit, il a z'été dans l'milieu de l'étang, il a torné en guernouille... C'est là qu'il a torné en guernouille.

Ils ont, eux, tourné en troué brochets. Les v'là après la guernouille. Quand la guernouille a s'vit prise, a s'est tornée en hirondelle. Les v'là, eux, qui tournent en troué épriviers (éperviers) et les v'là après l'hiron-delle. L'hirondelle a tombé en pomme d'orange par la cheminée du roi dans l'tablier de sa fille qui était à garder son père à mourir, dans le foyer; et la pomme d'orange en tombant a parlé à la jeune fille. Il lui z'a dit comme ça :

— I va venir troué messieurs ici. I vont guérir votre père et vont me demander, moi, pour paiement. Mais ne me donnez pas. Si vous êtes condamnée à me donner, vous me mettrez dans le milieu de votre main, ils me prendront là.

Voilà les troué messieurs d'arrivés.

— Bonjour, messieurs.

— Bonjour. On nous a dit que monsieur le roi était très malade.

— Oui, il est très malade. On ne trouve pas de médecin pour le guérir.

— Eh bien! nous allons le guérir, nous.

Oh! ça! la fille du roi était contente.

— Nous voulons pas d'argent, rien que la pomme d'orange qui est tombée dans l'tablier de vot'fille.

— Oh! elle dit, vous ne l'aurez pas cette pomme d'orange-là. La fille du roi ne voulait pas la donner. Mais le roi lui a dit comme ça :

— Ma vie est encore avant la pomme d'orange, ma fille.

Et quand la fille du roi fut condamnée à donner la pomme d'orange, dame, elle avait fait comme ça (geste de la conteuse qui met un objet imaginaire au milieu de sa main). Voilà la pomme d'orange qui tombe tout au milieu de la place, tout en grains de mil. Voilà les troué messieurs tornent en chaperons (chapons), les voilà à manger le mil. Il n'en a tombé un, un grain, dans l'balai du, foyer. Il a torné en rena (rd), ce groin, d'mil-là. Il a mangé les troué chaperons; puis le rena (rd) il a Corné en p'tit garçon après. I's'en allit chez son père :

— Tu vois bien, qu'i'dit, si tu n'avais pas donné la bride, j'aurais pas eu la peine que j'ai eue.

J'n'en sais pas moué plus long terjou.

Ariane de Félice, Contes de Haute-Bretagne, n° 18, p. 197. Enquête en Loire-Inférieure en juillet 1949. Dit par Mme Madeleine Camp, 85 ans, à Mayun.

Nota. — Dans les autres versions, il n'y a généralement qu'un magicien.

(1) Trait parasite qui appartient à un autre conte (T. 1450).

(2) La conteuse emploie le singulier à plusieurs reprises, comme si elle oubliait que les magiciens sont au nombre de trois.